

Luther

Yves Krumenacker



ellipses poche

INTRODUCTION

Martin Luther est certainement un des Allemands les plus connus, le premier sans doute à avoir eu une renommée européenne aussi forte. Plusieurs enquêtes d'opinion, ces dernières années, l'ont classé parmi les deux ou trois Allemands les plus célèbres de l'histoire. C'est aussi un des personnages qui a le plus marqué l'histoire du christianisme, et même l'histoire tout court. L'Allemagne célèbre, de 2008 à 2017, la « décennie Luther » (*Lutherdekade*), et le Parlement allemand a même considéré que la Réformation issue de Luther était un événement mondial. Mieux connaître le Réformateur s'impose donc.

Les études pourtant ne manquent pas, à tel point qu'il n'est plus possible à un seul chercheur de lire tout ce qui est consacré, année après année, dans le monde entier, à Luther. À vrai dire, il s'agit le plus souvent de théologie ou de vulgarisation. Mais la théologie n'est pas étrangère à l'histoire, et les articles et livres proprement historiques ne manquent pas non plus. On peut simplement déplorer, d'un point de vue francophone, que la plupart sont en allemand ou en anglais, et d'un point de vue d'historien, que beaucoup ont été écrits par des théologiens et des hommes d'Église, ce qui n'enlève évidemment rien à leur mérite, mais induit souvent une perspective différente de celle des historiens de profession. C'est pourquoi une nouvelle biographie de Luther peut être tentée.

UNE BIOGRAPHIE IMPOSSIBLE ?

La biographie est pourtant un genre paradoxal. Très appréciée de la plupart des lecteurs au point de figurer parmi les livres d'histoire à succès, bénéficiant dans la plupart des librairies de rayons à part, elle fait l'objet de suspicions chez beaucoup d'historiens de métier qui la considèrent comme un genre mineur, un retour à l'histoire événementielle, qui fustigent un intérêt pour l'anecdotique, une manière d'éviter les grands sujets et d'essayer de comprendre le passé.

La querelle est ancienne. Le procès de la biographie a été fait par l'école des *Annales*. Pourtant leurs fondateurs, Marc Bloch et Lucien Febvre, n'étaient pas foncièrement hostiles à la biographie. Rappelons simplement, de ce dernier, un *Martin Luther* de 1928 dont nous reparlerons. Mais l'accent mis par la suite sur les structures économiques et sociales a relégué la biographie au second plan, quand elle n'a pas été plus radicalement rejetée comme relique d'une histoire littéraire et positiviste, attachée à l'étude des grands hommes et non des masses. Un retour en grâce partiel s'est fait sous le mode de la prosopographie, mais où l'on ne retient des individus que ce qui apparaît statistiquement pertinent, que ce qui peut avoir une portée générale ; c'est, au fond, le groupe qui intéresse, plus que l'individu. Dans cette optique, quand on s'attache à un personnage particulier, qu'on en fait sa biographie, c'est qu'on le considère comme typique d'un groupe, d'une classe, dont il possède l'essentiel des caractéristiques.

Les années 1980 ont cependant vu un retour en grâce de la biographie chez les historiens, même des *Annales*, avec notamment un article programmatique de Giovanni Levi dans cette revue en 1989. Mais Levi en souligne l'ambiguïté : la biographie est utilisée tantôt pour montrer l'irréductibilité des individus aux systèmes normatifs, tantôt pour éprouver la validité d'hypothèses scientifiques sur les pratiques, les lois et les règles sociales ; dans les deux cas, la biographie est finalement secondaire, au service de préoccupations plus nobles. Pourtant, parmi les principaux représentants de la troisième génération de l'école des *Annales*, Jacques Le Goff s'est illustré un peu plus récemment par un *Saint Louis* très remarqué (1996) ; il y a vu une occasion de réfléchir au travail de l'historien, sur sa capacité à explorer les choix et les contradictions d'un homme sans procéder à une reconstruction d'une cohérence artificielle, sur le lien entre l'individu et son époque. Il a aussi exploré les multiples vies de saint Louis après sa mort, la manière dont on l'a relu, dont on a manipulé son héritage, considérant ainsi que les images successives d'un personnage, même après la tombe, ont légitimement leur place dans une biographie.

Plus que d'autres genres historiques, sans doute, la biographie se prête au récit et donc à l'usage de techniques littéraires délaissées pendant toute une période par les historiens qui voulaient davantage étudier les structures de la société. À partir de là, la tentation est grande de traiter des gestes, des comportements, de la psychologie, des pensées quotidiennes, de l'environnement précis des personnages étudiés, toutes choses que les romanciers n'omettent pas, mais pour lesquels les historiens n'ont la plupart du temps pas de source. L'anachronisme guette sans cesse, lorsqu'on prête à un individu des temps passés la manière de se comporter, la rationalité, les réactions d'aujourd'hui, et de ne pas tenir compte de la distance qui sépare l'historien et son objet, de l'étrangeté absolue des temps anciens, quand la perception des sons, des odeurs, des formes et des couleurs n'étaient pas les nôtres, quand les centres d'intérêt différaient totalement de ceux d'aujourd'hui. L'oublier, c'est tomber dans « l'illusion biographique » dénoncée à juste titre par Pierre Bourdieu en 1986.

La critique de Bourdieu va plus loin. Pour lui, la biographie est une histoire de vie, ce qui présuppose que la vie constitue un tout cohérent, pourvu d'un sens, avec un début et une fin, où l'ordre chronologique apparaît comme l'ordre logique. Le biographe constitue ainsi une trajectoire, sans se soucier souvent du fait qu'elle se construit dans un espace social évolutif, à l'intérieur d'états successifs du champ social – ce qui nous ramène au contexte, pris en un sens large, dont il importe de voir qu'il n'est pas fixe mais mouvant dans le temps, dans l'espace, dans sa signification.

Munie de ces réflexions critiques, la biographie doit tenir compte des interrogations qui traversent toute la recherche historique. La remise en cause des schémas trop déterministes, la relativisation des groupes, des strates, des classes sociales, l'importance donnée aux réseaux et les questions autour de la notion même de réseau, tout cela incite à poser le problème du rapport entre l'individu et le groupe auquel il appartient (ou non) ; comment il se détermine par rapport à son milieu familial, son éducation, sa formation, sa catégorie sociale, les personnes qui l'entourent. La difficulté est qu'on arrive généralement à savoir ce que font les gens, rarement pourquoi

ils le font, quel est le processus d'élaboration de leurs actes – on ne peut qu'émettre des hypothèses, à partir de nos schèmes de pensée corrigés par ce que l'on sait du passé, en risquant par conséquent toujours l'anachronisme. Reconstituer tout ce qu'a été un homme, avec sa complexité, ses contradictions, ses évolutions, est en effet certainement impossible, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'un homme du passé, d'un passé qui nous est à jamais en partie étranger, et sur lequel les sources sont lacunaires.

De plus, pour beaucoup de personnages historiques, les documents sur la vie personnelle, privée, sont rares. Dans le cas de Luther, les témoignages directs provenant d'autres personnes ne sont pas légion, ils sont souvent polémiques et ils ne concernent que la période où il a été sur le devant de la scène. Lui-même s'est peu livré : il n'y a guère de confidences dans ses lettres, dans des préfaces, et elles sont à lire avec précaution. Et quand il parle de lui, c'est sous forme d'une « existence théologique », une « interprétation expérimentale de l'Écriture », une « auto-interprétation de l'homme dans l'horizon de la Parole de Dieu ». Il ramène toute son existence à son rapport à Dieu, empêchant toute autre interprétation (psychologique, sociale, économique) de sa vie. D'où une difficulté particulière pour le biographe. Il parle de lui comme « Docteur de l'Écriture sainte », « Ecclésiaste », « Prophète des Allemands », « Réformateur », et ses partisans le voient de la même manière. Cette interprétation croyante de la vie de Luther est évidemment à prendre en compte, dans la mesure où elle fait partie de lui, mais elle ne saurait satisfaire l'historien.

On dispose, bien sûr, de quelques textes bien connus, la plupart du temps des années 1540, en premier lieu la préface de ses *Œuvres* de 1545 ; mais ils sont tardifs et relatent des expériences intimes trente ans après les faits. On peut craindre une reconstruction et un travail sélectif de la mémoire. Il faut, en tout cas, prendre ces documents avec beaucoup de précautions. Il y a aussi les *Propos de Table*, dont on pourrait penser qu'ils disent beaucoup de choses de Luther. Michelet en était convaincu, qui les a publiés en 1835 sous le titre de *Mémoires de Luther, écrits par lui-même*. Mais on est très loin, en réalité, de véritables mémoires. On sait que de 1529 à 1546, le couple Luther,

Martin et Catherine, recevait à table de nombreux convives, heureux de boire la parole du réformateur. Certains ont voulu la consigner par écrit, pour en garder mémoire : Veit Dietrich et Georg Röder en 1529, Jean Schlaginhaufen, Conrad Cordatus, Antoine Lauterbach et Jérôme Weller de 1531 à 1539, Jean Mathesius, Jean Stolz et Johann Aurifaber de 1540 à 1546, pour ne citer que les principaux rédacteurs. Cela explique des propos décousus, au ton familier, allant du sermon ou du cantique aux réflexions théologiques et ecclésiastiques, mais aussi aux violences verbales et aux plaisanteries d'après boire. Une première édition des *Propos de table* est parue à Eisleben en 1566, vingt ans après la mort du réformateur, publiée par Aurifaber, et une édition latine voit le jour la même année, à Francfort, par Nicolas Ericus. Dès lors, éditions allemandes et latines se multiplient. Très nombreux – 7075 dans l'édition critique de Weimar de 1921, les propos reflètent sans doute la personnalité de Luther, d'autant qu'on possède souvent différentes versions d'un même propos, ce qui permet d'approcher ce qui a été effectivement dit. Certains d'entre eux ont été déjà publiés du vivant de Luther. Mais il est évident qu'on ne peut y trouver de cohérence intellectuelle et que les paroles à l'emporte-pièce, touchant à tous les domaines, ne peuvent être comparées à de savants traités théologiques. Luther se laisse souvent emporter par sa fougue et ses auditeurs peuvent l'amener à développer des sujets polémiques. D'autre part, lorsqu'il évoque son enfance et sa jeunesse, il le fait plusieurs dizaines d'années après, alors qu'il a rompu avec l'Église catholique. Or on sait que se souvenir est une construction, que ce n'est pas de ses émotions qu'on se souvient, mais d'une représentation de ses émotions et que celle-ci change en fonction de l'évolution de l'appréciation du passé. Dans les années 1530 et 1540, Luther sait qu'une division confessionnelle a eu lieu, il l'assume, et il est persuadé que c'est le diable qui combat contre lui ; ce n'était pas le cas dix ou vingt ans plus tôt. D'autre part, on ne demande pas mieux que de l'entendre tenir des propos anticléricaux et il se prête au jeu. Autant dire que, si les *Propos de table* sont une source précieuse, ils sont à prendre avec précaution et ils ne constituent certainement pas le matériau idéal pour un diagnostic psychologique.

Mais cela a-t-il vraiment de l'intérêt ? La vie personnelle de Martin Luther nous importe-t-elle vraiment ? On peut évidemment en être curieux, comme de toute vie humaine. Ce qui compte cependant, c'est moins Martin Luther lui-même que l'inscription de Martin Luther dans l'histoire, le fait qu'il ait joué un rôle essentiel dans l'histoire du monde occidental au *xvi^e* siècle ; c'est comprendre comment un individu, dans sa singularité, transforme la vie de milliers d'autres individus. C'est, dans ce cas précis, poser la question de la Réformation. Certains auteurs ont pensé que la psychologie de Luther expliquait son comportement, ses actions, et finalement le rôle qu'il a eu à son époque ; nous en discuterons dans le premier chapitre. Mais on peut remarquer dès à présent que leurs analyses se fondent sur des sources rares et contestables.

UNE HISTOIRE DE LA RÉFORMATION

Ce qui importe, finalement, c'est la Réformation du *xvi^e* siècle : peut-on la considérer comme un mouvement sans acteurs ? Peut-on faire une histoire entièrement théorique, abstraite, considérant les hommes comme quantité négligeable, emportés par un mouvement qui les dépasse totalement ? Ce serait oublier le fondateur des *Annales*, Marc Bloch, pour qui l'historien est comme l'ogre de la légende, il flaire son gibier où il y a des hommes. Un des principaux problèmes qui se pose à l'historien est de déterminer la part des hommes dans l'évolution historique. La Réformation, au début du *xvi^e* siècle, s'inscrit dans un mouvement bien plus ample : développement des échanges marchands et du capitalisme commercial face aux vieilles structures économiques féodales, affirmation des princes et des souverains d'États de taille moyenne face à l'empereur du Saint Empire romain germanique, accroissement et surtout diffusion accrue des connaissances grâce à l'imprimerie, essor d'une piété plus individuelle, etc. Tout ceci, qui annonce le passage d'une société médiévale à la modernité, n'est évidemment pas le fruit d'un seul homme, aussi génial soit-il. Mais cette évolution aurait pu prendre,

sinon des directions, du moins des couleurs différentes, et c'est sans doute là que le facteur humain est essentiel. Comprendre comment les hommes ont pu infléchir le cours de l'histoire est une question essentielle. Et, parmi ces hommes, certains ont sans doute eu plus de poids que d'autres. Luther est de ceux-là. C'est pourquoi analyser la manière dont il a pu marquer son époque est essentiel.

Inversement, Luther, comme tout homme, n'a pas vécu en dehors de son temps. Il a été imprégné de tout ce qui s'y produisait, qu'il en soit conscient ou non. Le rôle du biographe, de l'historien, est aussi d'évaluer ce poids du contexte sur les personnages, même sur ceux dont on estime qu'ils transcendent leur époque. Et ce contexte est multiple : Luther a certes marqué surtout l'évolution de l'histoire religieuse de l'Occident, mais il n'a pas vécu dans une bulle religieuse. Il importe de ne pas en faire un personnage de la seule histoire de l'Église, pour le restituer à l'ensemble du contexte de l'époque : l'état de l'économie, les forces politiques, les structures familiales, les courants intellectuels, etc., ont façonné Luther autant que l'état de l'Église à son époque. Reconstituer le contexte, c'est aussi s'aider à comprendre, et à faire comprendre, des comportements, des attitudes qu'on jugerait aujourd'hui étranges, inexplicables ; la question est même double : car c'est non seulement le contexte « réel » qui influence les conduites, mais aussi la perception par les individus de leur contexte, une perception qui peut être très différente de la reconstitution qu'en font les historiens. Le contexte n'est pas à prendre dans un sens rigide et mécaniste. Il n'est pas ce qui oblige à agir d'une certaine manière, il est ce qui ouvre certaines potentialités, et pas d'autres, ce qui permet ou interdit à la liberté humaine de se déployer dans certaines directions.

S'intéresser au contexte, c'est aussi quelquefois combler le silence des sources, en postulant que le personnage étudié se conforme en partie aux normes de son milieu, qu'il n'agit pas différemment de ceux avec qui il est en contact, avec qui il partage nombre de caractéristiques sociales, culturelles, religieuses et mentales ; dans ce cas, on s'aventure quelquefois loin de la bonne pratique historique, en s'autorisant une imagination à vrai dire très contrôlée, mais c'est parce

qu'on suppose que les singularités ne sont pas le tout d'un personnage, que la banalité en constitue au contraire une part importante, et que des écarts par rapport à la norme auraient eu de fortes chances de laisser des traces dans les sources.

Pourtant, d'une certaine manière, Luther représente un cas extrême, pourvu d'une sensibilité religieuse que la plupart de ses contemporains n'ont pas au même degré, capable de s'engager bien plus que d'autres. Insister là-dessus permet de mieux mettre en relief le contexte, la normalité d'une époque, la manière dont elle peut opprimer et le moyen qu'on peut avoir d'en sortir. Étudier ainsi Luther, c'est aussi mieux comprendre la première moitié du *xvi^e* siècle allemand et l'histoire du christianisme, mieux comprendre aussi la liberté de choix laissée, en un temps et une époque donnés, aux individus.

Encore faut-il être pleinement conscient de l'évolution chronologique et de l'écart entre le début du *xvi^e* siècle et le temps présent. Nous savons que la division confessionnelle a eu lieu, que le protestantisme est apparu à la suite de la protestation contre les indulgences. Luther, évidemment, ne pouvait pas le savoir quand il a rédigé ses 95 thèses. Tous les historiens de Luther et de la Réformation ont vécu à l'époque de la confessionnalisation ou après elle ; l'interprétation s'est faite à l'ère confessionnelle ou post-confessionnelle. Mais elle porte sur des événements antérieurs à cette ère, au moins pour la première partie de la vie de Luther, qu'on ne peut par conséquent pas voir simplement comme l'origine du confessionnalisme. La question est d'autant plus complexe que beaucoup de témoignages de Luther, étant tardifs, portent une appréciation confessionnelle sur une période de sa vie qui ne l'était pas. Il importe donc de tenter d'extraire les récits de leur habillage confessionnel. Mais il faut aussi comprendre comment se forme ce temps des confessions, sans pour autant considérer qu'il devait mécaniquement surgir de la pensée et des actes d'un moine et professeur de théologie de Wittenberg.